

ligence malheureuse et rebutée, dans les champs des rêves, des désirs de la pensée, dans cette immensité où nous sommes libres de changer à chaque instant d'espace, dans cette espèce d'éternité où nous nous plaisons à plonger, portés par le souffle du passé sur les ailes du présent, et abîmés d'avance dans l'avenir. Nous sommes tristes lorsqu'il faut descendre de ces illusions apparentes dans le monde sensible ; je déteste mortellement tous ces petits soins de détail, tous ces actes à répéter chaque jour à minute réglée, toutes ces petites inquiétudes qui m'occupent au sujet de mille bagatelles, et je me demande souvent si, en nourrissant tant de désirs et de sentiments, je suis fait pour recommencer si souvent des puérités ; s'il est dans l'ordre qu'une nature principalement spirituelle passe la plus grande partie de sa vie dans l'inertie et l'inutilité du sommeil ; s'il est digne d'elle de se lever avec une figure toute défaite et allongée, le matin, de mettre régulièrement ses habits, d'aller faire une petite promenade dans la basse-cour, de revenir à la maison, tout gelé, pour réciter hâtivement une prière à l'Eternel ; puis de réparer les désastres qu'on éprouve toujours dans un espace de vingt-quatre heures, en se frottant, en se peignant, etc. Est-il digne d'elle de manger des grillardes tous les matins au déjeuner, sans avoir des pommes de terre pour les avaler ; de manger, au dîner, des grillardes encore avec du pain, et le soir encore, du pain avec des grillardes de lard ; excepté le vendredi, jour où l'on remplace les grillades par le hareng ? Pauvres rêveurs que nous sommes ! Comment pouvons-nous lever les yeux au ciel, et y reconnaître une patrie ; comment pouvons-nous regarder les astres, l'azur, l'espace, le temps, l'éternité, toutes les œuvres de Dieu, notre Dieu lui-même, comme notre propriété et notre jouissance, lorsque nous menons une vie si animale ? J'ai honte de moi, lorsque je regarde autour de moi, et que je me trouve avec de si étonnantes prétensions. Hélas ! nous désirons tout, et nous n'avons rien de ce que nous désirons.

Je me dis toujours : Quand vivrai-je avec cet être que j'aime et qui a mon bonheur entre ses mains ? Quand aurai-je tel bien qui a été l'objet de mon ambition depuis que j'ai appris à penser ? Quand serai-je délivré de ces importuns qui viennent me troubler lorsque je veux du repos ?... Quand, quand ? Il me semble que tout homme sensé ne devrait dire que cela. Mais enfin notre destinée est malaisée à changer, et il faut bien adorer le Maître des destinées. Je l'adore sans comprendre ses desseins sur moi (1).

Jamais je ne me suis plus ennuyé que depuis mon arrivée à Saint-Louis. Tout le monde me déplaît à présent au point que je serais devenu misan-

(1) Du répit à la philosophie.